

LA GAZETTE DROUOT

L'HEBDO
DES VENTES
AUX ENCHÈRES

ÉVÈNEMENT

Un tour à la FIAC

RENCONTRE

Artur Walther

AU MUSÉE

Tigres de papier



N°35 DU VENDREDI 16 OCTOBRE 2015

M 01676 - 1535 - F: 3,50 €



EXPOSITIONS

Ai Weiwei à la Royal Academy de Londres. L'artiste chinois est l'invité privilégié de l'institution, qui présente la quintessence d'un art entre engagement politique et choix esthétiques.



Ai Weiwei, devant son installation *Straight*, Royal Academy de Londres, 2015.

COURTESY DE LA ROYAL ACADEMY DE LONDRES
© DAVE PERRY

• • •

Difficile de passer à côté de l'événement. Ai Weiwei à la Royal Academy de Londres, c'est un peu Jeff Koons au château de Versailles, la polémique en moins, la légitimité en prime. Car l'artiste est un peu chez lui à Burlington House depuis qu'il a rejoint Jim Dine et William Kentridge sur la liste des académiciens honoraires. C'était en mai 2011, en réaction à la détention d'Ai Weiwei par les autorités chinoises. Fidèle à une programmation qui rend hommage à ses membres, l'institution présente donc la première exposition d'envergure consacrée sur le sol britannique au Chinois. Lumineuse, elle offre un condensé de son œuvre à partir de 1993, date de son retour en Chine. On peut y admirer ses premières pièces, celles de la série « Furniture », qui mettent en scène des meubles de la dynastie Qing, ou celles plus récentes intitulées « Remains », reproduisant en porcelaine les os – vraisemblablement ceux d'un intellectuel mort dans un camp de travail – découverts lors de récentes fouilles. La sculpture *Straight*, composée de milliers de tiges de fer prélevées sur les écoles détruites lors du séisme de 2008, dans la région du Sichuan, est d'une puissante charge contestataire et d'une beauté émouvante. Spécialiste de la Chine contemporaine, et tout spécialement de ses artistes, Emmanuel Lincot connaît bien le travail d'Ai Weiwei. Ce professeur à l'Institut catholique de Paris lui a consacré plusieurs travaux, dont en février 2012, à l'occasion de l'exposition « Entrelacs » au Jeu de

Paume à Paris, une conférence : « Libertaire ou anarchiste engagé ? Le cas Ai Weiwei ». Quelques jours après l'inauguration de l'exposition londonienne, il revient pour *La Gazette* sur le parcours de l'artiste.

Quel regard portez-vous sur Ai Weiwei et son œuvre ?

Au même titre que le célèbre écrivain Lu Xun dans les années 1930, il incarne à mes yeux la conscience de la Chine. Sa trajectoire est symptomatique d'une génération qui aura connu dans sa chair les traumatismes de la période maoïste, l'exil aux États-Unis, puis l'intégration brutale de la société chinoise dans la globalisation et les nouvelles cultures urbaines. L'intérêt de son œuvre vaut pour son ironie, son militantisme et sa réflexion sur les enjeux très actuels qui se nouent entre les mémoires. Ai Weiwei est extrêmement polyvalent. Performances, art conceptuel, installations, vidéo et architecture sont les champs qu'il cultive avec audace et grandeur.

Pour reprendre le titre de votre conférence, Ai Weiwei est-il un libertaire ou un anarchiste engagé ?

La notion de pouvoir est au cœur de son travail. Il est l'un de ces très grands artistes à savoir nous faire percevoir toute la subtilité de la différence qui existe entre l'autorité, celle – morale – de l'artiste, et la force, très violente, qu'emploie le régime chinois. C'est cette mise en tension, par la

Ai Weiwei photographant son installation *Coloured Vases*, Royal Academy de Londres, 2015.
COURTESY DE LA ROYAL ACADEMY DE LONDRES
© DAVID PERRY



convocation des mémoires, qui nous touche, et ce bien au-delà du seul contexte chinois... et c'est en cela que réside le pouvoir de son œuvre, le charme même du personnage. Ses postures sont celles du sage taoïste en rupture de ban. « Ni Dieu ni maître » pourrait être la formule résumant au mieux la part de son engagement. Il est à la fois anarchiste et libertaire. C'est cette Chine-là que nous aimons. Celle animée par l'intelligence créatrice, et la générosité de ses gestes. Elle est évidemment rare.

Selon vous, quelle est la place de cet artiste dans le paysage de l'art contemporain ?

Séminale pour la Chine, car il introduit à sa manière Duchamp et Beuys. Incontournable pour le monde, car la grandeur de cette œuvre transcende largement le contexte chinois. Ai Weiwei est une figure de l'universel. Rien de psychologique dans sa démarche. Rien qui ne nous laisse comme sujet à penser. Son œuvre est une philosophie.

Que représente pour vous cette exposition à la Royal Academy ?

Elle honore cette vénérable institution et son président, Christopher Le Brun. Elle est la première exposition en présence de l'artiste après une longue assignation à résidence par les autorités chinoises. Il faut s'en réjouir. Cela montre aussi que le gouvernement chinois a compris que cette nouvelle mise en liberté d'Ai Weiwei, au demeurant très surveillé, lui permettrait de couper court à toute forme de critique en matière de droits de l'homme. L'exposition de la Royal Academy est complémentaire de celle du Jeu de Paume, car très différente. On y voit des œuvres de l'artiste, alors que le Jeu de Paume, fidèle à sa vocation, n'en montrait que des photographies.

L'exposition se concentre sur la production d'après 1993, date de son retour en Chine. Que pensez-vous de ce choix ?

La période précédente correspond à son long séjour new-yorkais. Elle est évidemment féconde, essentielle même à sa formation. Toutefois, Ai Weiwei ne se réalise et ne déploie le champ de ses actions qu'à son retour en Chine. Choix judicieux donc.

Ai Weiwei est photographe, architecte, sculpteur... Dans quel médium est-il le plus novateur ?

Dans la virtualisation de ses pratiques. Il est l'un des premiers grands artistes à faire systématiquement usage du Net. En cela, il réussit à créer des réseaux et une interactivité aussi radicale que celle à laquelle s'oppose la censure. Il est de cette génération d'artistes-philosophes qui expriment le mieux cette « géographie de la colère » dont nous parle Arjun Appadurai. Ai Weiwei contribue

à façonner de nouvelles configurations qui, toutes marginales qu'elles soient, n'en sont pas moins centrales dans le ressenti d'un très grand nombre de nos contemporains.

STÉPHANIE PERRIS-DELMAS

Royal Academy of Arts, Burlington House, Piccadilly, London W1J 0BD, tél. : +44 20 7300 8000, www.royalacademy.org.uk - Jusqu'au 13 décembre.

NEUF RÊVES DE LA VIE D'UNE FEMME

Romina De Novellis

On retiendra de la vidéo de Romina De Novellis, « Fase Rem », l'incroyable beauté. Au-delà du message de l'artiste sur la vie, l'enfermement, la vulnérabilité du corps et de l'esprit, l'œuvre à l'esthétique raffinée puise aux sources de la peinture italienne et du cinéma, citant volontiers le grand Fellini et ses « images plus vraies que la vérité elle-même ». « FASE REM, ce n'est pas l'interprétation artistique de mes rêves, avoue l'artiste italienne, c'est le vrai vécu de ce que j'ai rêvé. » Jeune artiste à la beauté du diable, Romina De Novellis se met en scène en neuf vidéos, comme les neuf premiers mois de la vie d'un enfant dans le ventre de sa mère. Elle revient ainsi sur ses rêves de femme enceinte : le premier en noir et blanc où elle revit le plaisir physique d'un orgasme, celui plus surprenant, voire surréaliste, d'une mariée marchant vêtue de sa robe blanche au fond d'une piscine, celui encore où, plongée dans un montage de tomates, d'où seules émergent son visage et sa main, elle mange goulûment ce fruit rouge charnu ; cette image boulimique aux couleurs carnassières laisse place à un souvenir d'enfance, une mère brossant les cheveux de sa fille, évoquant l'héritage maternel, la question de la transmission ; l'œuvre parle aussi de la mort « des funérailles d'un corps qui se reproduit. La fin du rôle social de fille et de sœur, avant de devenir mère. Une veillée à la douleur et à la mort durant l'accouchement avant de mettre au monde la vie », note l'artiste. La performance s'achève sur une image de résurrection : la jeune femme sortant de l'eau telle une Vénus redécouvrant la légèreté de son corps, ce corps à la fois matière et instrument qui est bien au centre de l'œuvre de la performeuse. Ancienne danseuse de la Royal Academy of Dance de Londres, Romina De Novellis se met aussi en scène dans « Augurii », une vidéo en trois temps également présentée à la galerie Laure Roynette à partir du 17 octobre. Pour cette exposition intitulée « To be, or not to be », la galeriste a aussi réuni « Silent Life », portrait d'un nouveau-né en 13 minutes. L'œuvre de 1979 est signée Bill Viola, maître de l'art vidéo dont l'œuvre affiche une résonance troublante avec celle de Romina De Novellis.

S. P.-D.

« To be, or not to be », exposition de Romina De Novellis, vidéo de Bill Viola, galerie Laure Roynette, 20, rue de Thorigny, Paris III^e, tél. : 06 08 63 54 41, www.laureroynette.com - Du 16 octobre au 29 novembre.

Romina De Novellis, *FASE REM 3*, 2014, vidéo HD, 1920 x 1080, couleur 08.57

© DE NOVELLIS/MALDONADO COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE LAURE ROYNETTE

♦ ♦ ♦

